

Le Syndrome du complexe

André Lavoie

Volume 17, numéro 1, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34300ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lavoie, A. (1998). Le Syndrome du complexe. *Ciné-Bulles*, 17(1), 2-3.

Le Syndrome du complexe

par André Lavoie

«Une des caractéristiques des salles de l'avenir, c'est de créer un centre de divertissement dans lequel seraient fusionnées toutes sortes de services connexes mais différents du septième art. À la limite, on pourra fréquenter ces cinémas sans y voir un seul film», prédit Claude Chabot, premier vice-président de Cinéplex-Odéon.»
(*La Presse*, 29 novembre 1997, p. C1).

Difficile de savoir si cette déclaration a les allures d'une promesse ou d'une menace, mais les cinéphiles devront sans doute faire leur deuil du loisir cinématographique tel que nous le connaissons maintenant. Les choses sont en train de changer, pour le meilleur et pour le pire; si on semble beaucoup se préoccuper de notre confort, derrière tout ça se cache une histoire de gros sous. Alors que les palaces art déco de Montréal s'écroulent sous nos yeux et que les cinémas sont souvent aussi gros que des théâtres de poche, les propriétaires de salles ont décidé de voir grand, de nous en mettre plein la vue et de nous tenir captif dans leurs nouveaux temples où on pourra trouver de *tout*, même des films...

En décembre dernier, on a fait grand cas de l'ouverture du complexe Quartier latin, érigé en plein cœur du centre-ville «francophone» de Montréal. Avec ses 17 salles pour un total de 3038 places, des restos, un bar, un «centre de divertissement familial», six guichets et six distributrices automatiques de billets, tout ça à deux pas du métro, vous avez là un des plus importants complexes du Canada, bénéficiant également des derniers gadgets technologiques qui devront contribuer à faire de votre sortie cinéma «l'expérience de votre vie». Ni plus ni moins. Voulez-vous mouler à l'atmosphère du coin, la programmation sera bien sûr un «heureux» mélange de films français et québécois ainsi que les inévitables versions françaises de films américains, une tâche anciennement dévolue au cinéma Berri, appelé à disparaître dans le grand remue-ménage qui s'amorce.

En inaugurant ce nouveau «mégaplexe» — on ne sait plus trop comment nommer ces établissements qui défient l'imagination des mégalomanes —, Cinéplex-Odéon lançait également le début des hostilités qui vont faire de Montréal un autre champ de bataille où les propriétaires de salles vont tenter de conquérir un marché pas trop vigoureux par les temps qui courent. Si vous croyez en avoir eu «plein la gueule» en allant voir, rue Émery, **les Boys** ou **Titanic**, accrochez-vous car ce n'est que le début des ouvertures à répétition de ces centres. Un peu plus à l'ouest, l'édifice abritant l'ancien magasin Simpson, rue Sainte-Catherine, reprendra vie, entre autres grâce à Famous Players où l'on comptera pas moins de 14 salles d'ici l'an prochain dont un écran consacré à l'«expérience» IMAX. Toujours plus à l'ouest, les fantômes du Forum risquent de se sentir quelque peu bousculés puisque American Movie Corporation Entertainment (AMC), un géant américain qui ne fait pas trop dans la dentelle, rêve de 30 salles à la fine pointe de la technologie. Annoncé pour 1999, le projet tient toujours même si pas un seul coup de marteau ne résonne encore dans l'ancien temple des Canadiens de Montréal.

Les raisons qui animent ces promoteurs ambitieux ont peu à voir avec le développement de la culture cinématographique ou le désir d'offrir au public une véritable vitrine de tout ce qui se fait de bien, et aussi de moins bien, à travers le monde dans le domaine du cinéma. Ils écoutent plutôt avec attention les consommateurs endettés que nous sommes qui veulent en avoir pour leur argent, qui ne sont pas encore convaincus qu'il ne vaut pas mieux attendre la sortie d'un film en vidéocassette et pour qui le stationnement et les horaires demeurent encore des casse-têtes sans fin. C'est donc pour eux, d'abord et avant tout, que sont conçus ces palaces, lieux où le spectateur peut quasiment vivre en autarcie: pas le temps de bouffer, de magasiner ou de se défouler «virtuellement» entre deux noyades ou deux coups de patin? AMC, Famous Players et Cinéplex-Odéon ont décidé que le «tout sous un même toit», si c'est bon pour les centres d'achats et les magasins grandes surfaces, pourquoi ne pas prolonger le concept pour le mettre au service du cinéma, plus précisément du cinéma hollywoodien.

Montréal, qui se targue d'être une ville «cinéphilique», surtout pendant le Festival des films du monde, n'est pas la seule en Amérique du Nord à accueillir ces mammoths à écrans géants. Des constructions similaires poussent un peu partout aux États-Unis et au Canada, et l'absurde ne reculant

*«On crée d'une main pour tuer de l'autre. Monsieur John S. Bailey (vice-président exécutif de Famous Players) annonçait hier officiellement la mort future du Parisien (7 écrans), du Palace (6 écrans) et du Loews (5 écrans). Le drame, c'est qu'alors que le réseau s'était déjà départi de ses vieilles salles de cinéma de style palace, Famous les avaient conservées jusqu'ici et se montrait en ce sens à Montréal le gardien de la mémoire. Tant le Parisien que le Loews et le Palace furent construits au cours des années 40, rénovés au cours de la décennie 70. Ce sont souvent des salles magnifiques (surtout le Loews) appelés à être vendus à des magasins à rayons sans doute, comme l'anticipe le représentant de Famous. Triste histoire, M. Bailey se dit conscient de la perte occasionnée, mais à ses yeux, toutes les anciennes salles de cinéma, chargées ou non d'histoire, sont appelées à disparaître. "Le cinéma concurrence aujourd'hui les vidéos maison, explique-t-il. Il faut rétorquer avec la fine pointe de la technologie, miser sur le spectacle. Le public le réclame et c'est un mouvement universel."»
(Odile Tremblay, *Le Devoir*, 12 novembre 1997)*

devant rien, deux complexes ont été érigés face à face à Ontario, en Californie, l'un de 30 salles et de 6000 places (propriété d'AMC) et l'autre de «seulement» 22 salles et 5000 places (propriété d'Edwards Theatre Circuit). Pas mal pour une ville de 150 000 habitants... De quoi rendre les Montréalais jaloux? Ils ne perdent rien pour attendre puisque nous aurons droit, nous aussi, à notre part de rêves fractionnés en autant d'écrans et de sièges. Est-ce que cette nouvelle configuration des salles sera véritablement à l'avantage du public? Il est certain qu'elle entraînera dans son sillage la fermeture d'un nombre important de «vieilles salles» (voir colonne) et d'autres funéraires sont à prévoir, dont celles du Cinéplex Centre-ville; dans ce cas précis, les pleureuses devront redoubler d'efforts pour nous émouvoir... En bout de piste, le résultat ne pourra être que déficitaire en matière d'écrans et surtout de capacité d'accueil pour des films qui «marchent» mais qui ont besoin d'un soutien allant au-delà du premier week-end si déterminant. Ceux qui seront refoulés aux portes ne reviendront peut-être pas le lendemain...

Que les écrans se multiplient à Montréal et ailleurs, que les salles soient confortables, parfaitement équipées et qu'elles répondent aux véritables exigences d'un bon spectacle cinématographique (pas de grosses têtes devant soi, pas de bande sonore venant de la salle d'à côté, pas de ronronnement de projecteur, etc.), qui peut s'opposer à cela? Que celui qui est contre la tarte aux pommes et quatre semaines de vacances payées lève la main...

Derrière cette façade de choix, de semblant de variété, se cache malheureusement une sorte de «macdonalisation» grandissante du cinéma: on sert la même chose sous des noms différents et malheur au commis qui fait attendre son client plus de cinq minutes. Les *blockbusters* infantiliseront aussi les spectateurs dans un «mégaplexe» pourvu d'écrans paraboliques et d'un «éclairage de type LED»; l'augmentation du nombre de salles dans un même lieu ne favorise que les retardataires qui auront le «choix» de voir le même film à 15 ou 30 minutes d'intervalles; ces complexes retiendront leurs spectateurs par tous les moyens, leur offrant bière, pizza et boissons fraîches dans un environnement «réconfortant», ce qui signifie que les restaurants et les bars situés autour ont sans doute plus à perdre qu'à gagner de leur présence. Si les commerçants de la rue Sainte-Catherine situés près du Forum s'ennuient des Glorieux et rêvent de jours meilleurs avec AMC dans les parages, vite, que quelqu'un les réveille et pas Pierre Bourque, de grâce...

On pourrait croire que seuls les marchands de popcorn sont atteints de ce curieux Syndrome du complexe mais, détrompez-vous, il n'en est rien. Même les gardiens du cinéma d'auteur, les chantres de l'avant-garde et autres gourous du répertoire ont décidé de s'y mettre, avec un bonheur inégal. Daniel Langlois, le dirigeant de Softimage, nous offrira un établissement de son cru sur le boulevard Saint-Laurent, au cœur du Montréal branché (?). En plus d'un café (un autre!!!), un vidéoclub et des locaux commerciaux à louer, trois salles seront consacrées à un cinéma qui ne trouve pas souvent grâce aux yeux des grands circuits de distribution, en plus de faire une bonne place à la vidéo et au multimédia.

L'initiative est louable, mais tiendra-t-elle toutes ses promesses dans un environnement du divertissement «culturel» hautement compétitif? Softimage a les reins solides, plutôt bonne réputation et son «mini» complexe est situé dans un lieu passant, fréquenté par une faune qui rechigne un peu moins devant l'inconnu et l'inédit. Mais on a dit la même chose de ce joyau que représente la Cinémathèque québécoise, rénovée à grands frais mais ayant perdu un peu de son âme au terme de ce processus qui ne s'est pas fait sans mal. Alors pourquoi cet autre «complexe» qui propose deux salles magnifiquement équipées, deux salles d'exposition, un restaurant, une boutique et un centre de documentation incontournable pour quiconque s'intéresse le moindrement au cinéma et qui affiche une baisse de fréquentation désolante et un déficit de 300 000\$? On rétorquera que Chris Marker et Bernardo Bertolucci ne peuvent concurrencer James Cameron et Louis Saïa, mais s'agit-il du principal problème? S'il faut remettre en question certains choix discutables faits par les dirigeants — pouvez-vous m'indiquer la route pour la salle Fernand-Seguin? —, il faut aussi regarder l'ensemble du paysage cinématographique pour établir un véritable constat. On doit admettre que la masse critique d'amateurs de cinéma n'est certainement pas en progression, que, malgré la reprise économique, l'offre culturelle dépasse encore largement la demande, que le réseau des salles a les pieds et poings liés par Hollywood et que les festivals font trop souvent le plein de cinéphiles qui, épuisés comme des marathoniens, retournent aussitôt à leur magnéto-copie.

On prétend que les Nord-Américains ont soif, plus que jamais, de divertissement. Les Romains avaient bien raison: «du pain et des jeux». Ne manquait plus que le «shopping» pour une véritable formule gagnante... ■

«Êtes-vous déjà allé au cinéma, à Paris?

«La plupart des salles sont grandes comme des placards. Pas de hall chromé ni de comptoirs à bonbons. Vous achetez votre billet à l'extérieur, et vous entrez directement dans la salle. Les fauteuils sont inconfortables, l'écran n'est pas très grand, les chiottes sentent la merde...

«Mais quand les lumières s'éteignent, qu'est-ce qu'on y voit? Des films.

«Au moment où vous lisez ces lignes, les Parisiens ont le choix entre une rétrospective Chabrol, deux films du prodige japonais Takeshi Kitano, un festival John Woo, un festival Fred Astaire, une rétrospective Resnais, un cycle péplums, un festival Kaurismaki, un cycle David Lynch, un cycle Cassavetes, une rétrospective Demy, une rétrospective Welles, des classiques de Humphrey Bogart, un festival Almodovar, une rétrospective Atom Egoyan, une rétrospective Lars Von Trier, une rétrospective Bergman, un festival Godard, un hommage à Youssef Chahine et un festival Woody Allen.

«Pourront-ils essayer le dernier Mario Bros super 275 entre deux séances? Non, je ne le crois pas.

«De même, s'ils veulent prendre un café ou casser la croûte, ils devront aller au bistro du coin.

«Mais devinez quoi? Ils s'en foutent. Ils vont avoir des images — et des idées — plein la tête.

«Au lieu de plein la gueule.» (Richard Martineau, «Au pays des géants», *Voix*, 4 décembre 1997, p. 7)